

sphère qui règne à cette altitude, ils se condensent pour tomber presque tous les deux jours en averses diluviennes.

La forêt est aussi très favorablement située pour recevoir les vapeurs qui s'élèvent des lacs Tanganika, Albert-Édouard et Albert. Debout dans les hautes herbes, à l'entrée de la région sylvaine, j'ai pu voir deux nuages, accourant l'un de l'est, l'autre de l'ouest, se rencontrer et se dissoudre en ondées sur le mont Pisgah et les contrées adjacentes. Outre ces pluies, qui persistaient parfois dix ou quinze heures pendant notre marche vers le fort Bodo, nous subissions souvent des averses locales, mais de courte durée. Maintes fois l'arrière de la caravane était exposé aux misères d'une violente bourrasque, quand les éclaireurs avançaient en plein soleil. J'ai constaté ce fait à Engoueddé et aux rapides de Mabengou. Dans ce cas, nous étions à peu près sûrs que quelque grande colline avait intercepté, pour nous en gratifier, quantité de vapeurs en route vers l'est. Cheminant au cœur de la forêt, il nous était impossible de voir les accidents de terrain, fussent-ils presque à nous toucher. De la rivière seulement, quand il lui arrivait de courir à peu près en ligne droite, nous apercevions en amont des éminences de 180 ou 200 mètres.

Par suite de cette humidité continuelle, les eaux de l'Itouri ou Arouhouimi supérieur sont rarement très basses. Nous l'avons vu en juillet à environ 2 mètres au-dessous de son niveau ordinaire. Au mois d'octobre, il s'est élevé de 30 centimètres en une seule nuit. C'est en novembre qu'il monte le plus haut, et en décembre que la baisse est le plus sensible. Mais il ne se dessèche jamais et apporte au grand fleuve un énorme volume d'eau. Il a 1 130 kilomètres de long et prend naissance au sud de ce trio de collines connu sous le nom de « Groupe des Voyageurs » et, de leurs noms respectifs, Speke, Schweinfurth et Junker. Le bassin de l'Itouri couvre une aire de 175 500 kilomètres carrés.

Au nord de ce vaste territoire sont cantonnés les Ababoua, Mabodé, Momvou et Balessé. Au sud, les Bakoumou et Babourou, branches principales, se subdivisent en centaines de tribus.

L'idiome des Bakoumou, situés dans les terres à l'orient des chutes Stanley, est en usage jusqu'aux chutes de Panga; celui

des Momvou part de ces dernières pour dominer jusqu'au Ngaiyou, à l'est duquel on parle la langue des Balessé jusqu'à Inde-ndoura. Au delà vient celle des Baboussessé. Encore avons-nous trouvé, dans chaque section, des sous-tribus qui disaient ne pas entendre le langage du district.

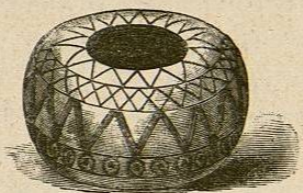
Toutes les tribus de la région équatoriale comprise entre l'océan Atlantique et le 32° degré de longitude est, ont entre elles une ressemblance plus ou moins éloignée; mais je placerais au 20° degré la ligne de séparation entre les deux grandes familles de même race et de même origine. Réparties sur environ douze degrés de longitude, des peuplades par centaines offrent de très grandes analogies. Ce que Schweinfurth et Junker, Emin et Casati ont rapporté des Niam-Niam, des Monbottou et des Momvou peut, avec quelques légères différences, s'appliquer aussi aux Bangala, Ouayyanzi, Batomba, Bassoko, Babourou, Bakoumou, Balessé. L'une peut présenter des signes d'une organisation supérieure quand on la compare à telle autre. Celle-ci aura souffert davantage et pâti sous l'oppression de puissants voisins; mais, dans l'ensemble, je ne vois aucune disparité appréciable. Ils n'élèvent point de gros bétail et se contentent de brebis, de chèvres et de volaille. Telle communauté s'adonne à la culture du manioc, mais toutes sans exception cultivent les deux bananiers. Toutes sont vêtues d'écorce battue et assouplie; quant à la coiffure, généralement uniforme, on voit des peuplades se signaler par le soin qu'elles y apportent. Quelques-unes pratiquent la circoncision; toutes mangent la chair de l'ennemi. Les armes, coupant comme un rasoir, sont à peu près du même modèle: lances affilées, couteaux pointus à deux tranchants et à deux ou quatre lames, épées recourbées, petits arcs et courtes flèches; et, aussi, les tabourets, banquettes et sièges à dossier, les pendants d'oreilles, bracelets et chevillières, les grands tambours et cors de guerre, les petits tam-tams, tous les outils de forgeron et de charpentier.

Il existe une différence marquée dans la forme des cases, dans les tatouages du corps, les lignes dessinées sur le visage et les ornements dont ils agrémentent la lèvre supérieure. Cette variété provient du désir de se distinguer des voisins, mais ne dénote aucune diversité de race. Si jamais voyageur pouvait, du pont d'un bateau à vapeur, observer les rivages

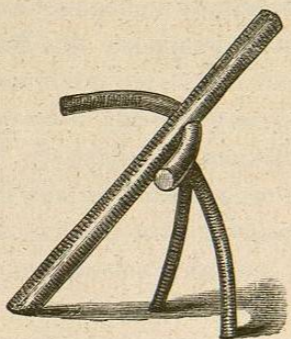
qui s'étendent d'Équateurville sur le Congo à l'Inde-soura, sur le haut Itouri, il serait frappé de la similitude non seulement dans le costume et les armes, mais aussi dans la coloration des visages, tandis



Lances.



Pot.



Siège.



Table à jouer.



Tabouret.

qu'il distinguerait bien vite comme étrangère toute colonie de Soudanais, Zanzibari ou Ouanyamouezi accidentellement établie dans la contrée.

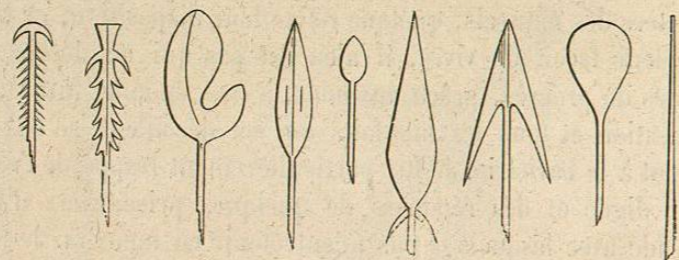
Cette région, embrassant, nous l'avons dit, douze degrés de longitude, est à peu près entièrement couverte par la forêt. A l'ouest, celle-ci est, de temps à autre, coupée par la savane, d'où une modification sensible dans le teint des autochtones. Le sylvain, rarement brun foncé, a généralement la peau cui-

vrée, parfois presque aussi pâle que l'Arabe, et toujours d'une nuance plus claire que son frère des Prairies, un négroïde comme lui. Cette décoloration est due, sans doute, à leur séjour, de génération en génération, sous l'ombre éternelle des grands bois; d'autres l'attribuent à un mélange primitif de deux races, l'une noire et l'autre de teinte moins sombre. Toujours est-il qu'en passant des grands bois au pays découvert, la différence vous saute aux yeux.

Parmi les peuplades sylvestres, nous avons vu des physionomies singulièrement engageantes; d'autres répulsives et dégradées à l'excès. Cependant, quelque féroce que soit le caractère des naturels, quelque rétive leur disposition, et bestiale leur façon de vivre, il n'en est pas qui ne décèle des germes de progrès, grâce auxquels, à une époque future, la civilisation et tous les bienfaits qui en découlent se substitueront à la barbarie. Je fus particulièrement frappé de l'extérieur digne et des réponses de quelques prisonniers d'Engoueddé avec lesquels je pus m'entretenir en monvou. Je leur demandai s'ils avaient l'habitude de combattre les étrangers, ils répondirent: « Que nous veulent ces étrangers? Nous n'avons rien. Nous n'avons que des bananes, de l'huile de palme et du poisson. — Mais si les étrangers veulent vous acheter des bananes, de l'huile de palme et du poisson, les leur vendrez-vous? — Avant vous, nous n'avions jamais vu d'étrangers. Chaque tribu reste tranquille chez elle, si elle n'a pas ses raisons pour venir nous combattre. — Faites-vous la guerre à vos voisins? — Non, mais quelques-uns de nos gars vont au bois poursuivre le gibier; nos voisins les surprennent, et alors nous allons de leur côté, ils viennent du nôtre, et nous nous cognons, jusqu'à ce que les uns ou les autres en aient assez et s'avouent vaincus. — Serez-vous mes amis si je vous renvoie à votre village? » Ils ne parurent pas ajouter grand'foi à mes paroles, et lorsque je les fis conduire hors du campement, des cauris à la main, ils refusaient de marcher, redoutant quelque piège. Il leur semblait impossible qu'on ne les sacrifiât pas. L'un d'eux revint dans ma tente; je le traitai amicalement, en vieille connaissance, lui donnai des bananes, qu'il s'empressa de faire griller, ruminant sans doute en son esprit l'étrangeté du cas. Il se restaura à loisir, alluma sa pipe et tourna les talons avec une tranquillité dont nous

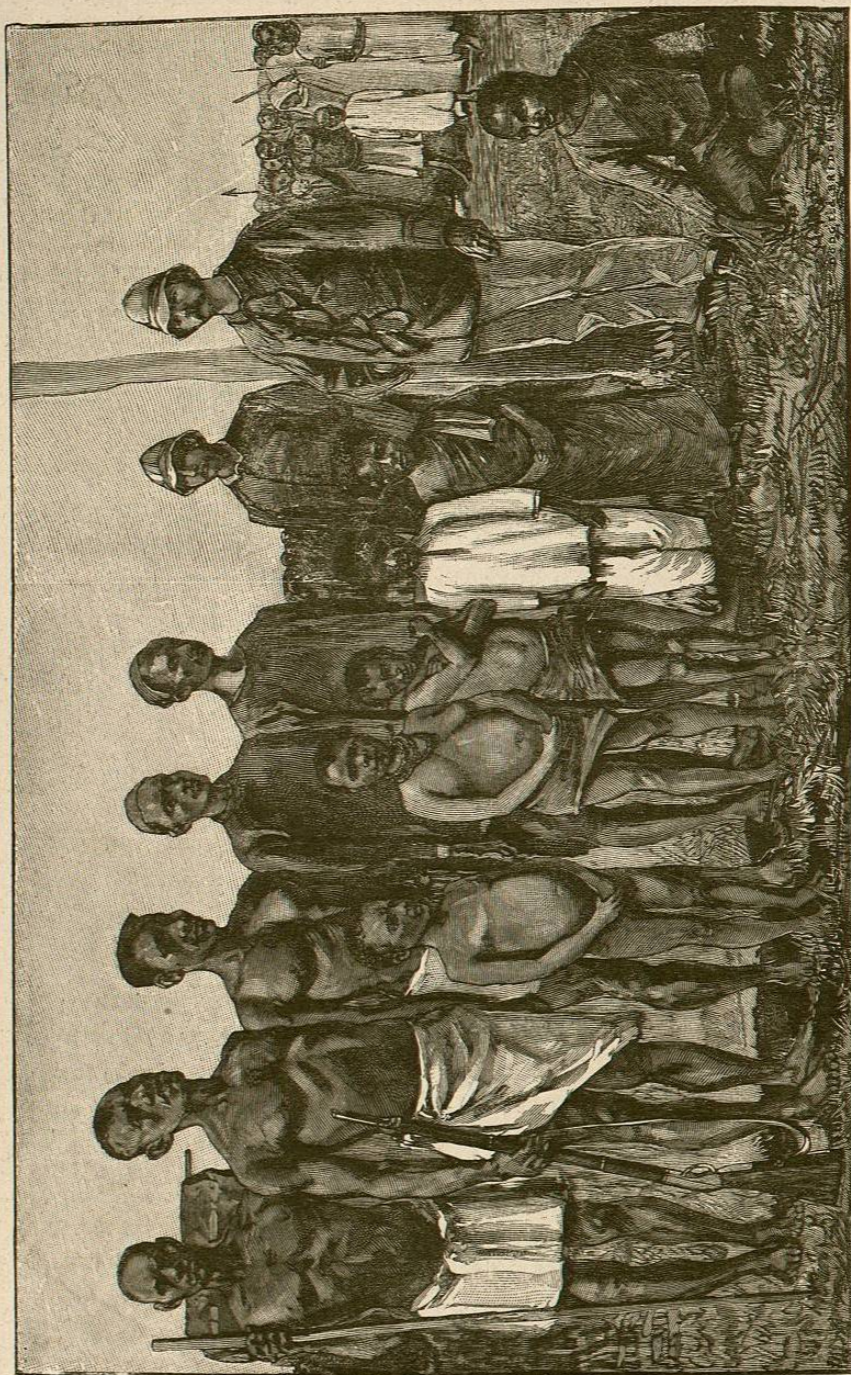
n'étions pas dupes. Trois fois seulement, nous passerions près de ce village, et leur confiance nous serait acquise sans retour.

Éparpillés çà et là parmi les Balessé — d'Ipoto au mont Pisgah, entre les rivières Ngaiyou et l'Itouri, une région grande comme les deux tiers de l'Écosse, — vivent les Ouamboutti, nomades de très petite taille et connus sous les diverses appellations de Batoua, Akka et Bazoungou. Ces nains, d'une stature variant de 92 à 138 centimètres et dont le plus robuste ne pèse guère au delà de 40 kilogrammes, habitent la forêt vierge et se nourrissent de gibier. Ils disséminent leurs cam-



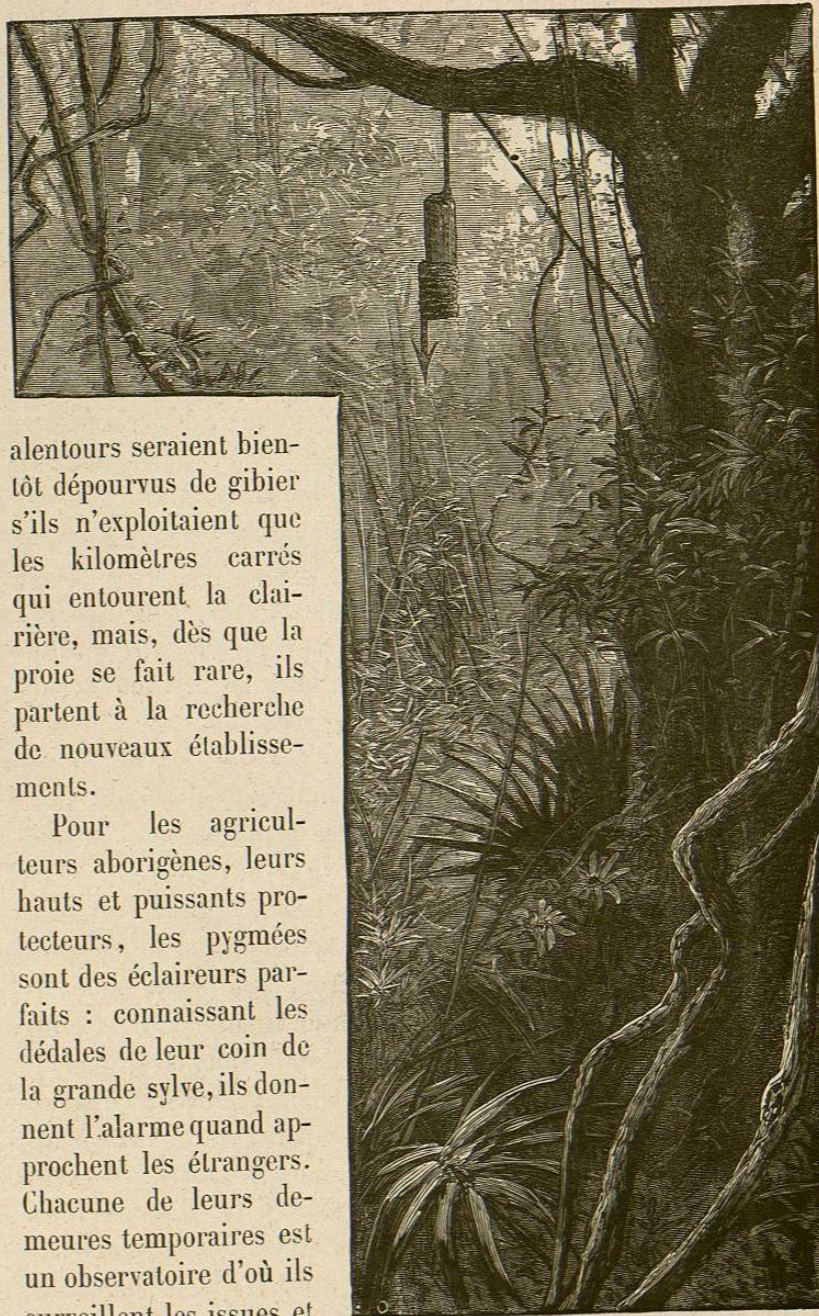
Pointes de flèches des nains.

pements à 4 ou 5 kilomètres en forêt, sur le pourtour des essarts de quelque tribu agricole, celle-ci presque toujours composée d'hommes forts et bien découplés. Dix ou douze communautés de ces pygmées, nombrant en tout 2 000 ou 2 500 âmes, peuvent ainsi servir d'avant-postes à un défrichement de quelque importance. Avec leurs sagaies, leurs petits arcs et leurs flèches enduites d'une épaisse couche de poison, ils tuent l'éléphant, le buffle, l'antilope, ou bien, sans prendre tant de peine, creusent des fosses profondes qu'ils recouvrent artificieusement de roseaux, de feuillage et de terre; ils construisent aussi des hangars dont le toit, suspendu par une liane des plus fragiles, tombe au moindre choc, emprisonnant les chimpanzés, babouins ou autres simiens attirés par les noix ou les bananes mûres répandues sur le sol. Sur la piste des civettes, mouffettes, ichneumons et rats, ils disposent d'ingénieuses trappes à lacets où, dans ses courses vagabondes, le petit animal se prend et s'étrangle. Outre la viande, les cuirs pour boucliers, les fourrures et l'ivoire, ils se procurent du miel sauvage et des plumes d'oiseaux. Ils excellent dans la confection des poisons, qu'ils échangent contre ba-



Les pygmées comparés avec les officiers anglais, les Soudanais et les Zanzibari (d'après une photographie).

nanes, patates douces, tabac, couteaux, lances et flèches. Leurs



alentours seraient bientôt dépourvus de gibier s'ils n'exploitaient que les kilomètres carrés qui entourent la clairière, mais, dès que la proie se fait rare, ils partent à la recherche de nouveaux établissements.

Pour les agriculteurs aborigènes, leurs hauts et puissants protecteurs, les pygmées sont des éclaireurs parfaits : connaissant les dédales de leur coin de la grande sylvie, ils donnent l'alarme quand approchent les étrangers. Chacune de leurs demeures temporaires est un observatoire d'où ils surveillent les issues et abords de la clairière. Leurs villages commandent la croisée de toutes les routes ; il n'est pas de sente qui ne les traverse. Des indigènes approchent-ils, paraissant mal

Piège à éléphant.